

ÉMILE SHOUFANI

« *Il faut réaliser un effort de conversion* »

Curé de Nazareth, catholique de rite byzantin, docteur honoris causa de l'UCL en 2004, arabe israélien, Émile Shoufani continue, malgré les obstacles, à militer pour le dialogue entre Israéliens et Palestiniens.



- Être curé à Nazareth, dans le village où Jésus a vécu, c'est un privilège mais aussi aujourd'hui quelque chose de très particulier. Quel y est votre quotidien ?

- Nazareth compte près de 70.000 habitants et je suis curé d'une paroisse qui compte 10.000 personnes. Je m'occupe non seulement de celle-ci mais aussi sur le plan humain, social, culturel des relations avec les six autres Églises chrétiennes qui sont présentes dans la ville. J'ai des contacts également avec le monde musulman de la ville ancienne, avec la ville juive qui est à quelques kilomètres de là. Et je m'investis dans tout ce qui favorise une entente dans la vie commune.

- Les relations n'ont pas toujours été faciles entre chrétiens, musulmans et juifs en Galilée. L'atmosphère aujourd'hui est-elle tendue ou plus apaisée ?

- Au sein de la ville ancienne de Nazareth, on observe une volonté de rapprochement entre toutes les communautés. Il y a aussi la ville juive à côté, qui compte 40.000 habitants dont 8.000 Arabes musulmans ou chrétiens. Là aussi, le respect est de mise. On cherche non pas la coexistence mais plus de vie commune par le travail, le commerce, même si, en fait, les villages arabes sont séparés des villages juifs, avec des présences minoritaires ici et là de l'autre communauté. Au départ, il n'y a pas une mixité de populations.

- Quel est votre sentiment sur le processus de paix entre Israéliens et Palestiniens ? On a l'impression d'une régression, d'une impasse totale même...

- Il y a un problème politique à résoudre. Mais avant cela, une démarche personnelle est à faire de la part de chaque juif israélien, arabe israélien et palestinien. C'est un processus mental ou spirituel d'acceptation que l'autre soit là, à côté de moi. Les juifs doivent accepter qu'à côté de leur État existe un État palestinien et un monde arabe culturellement différent, avec une langue différente. Cette réalité n'a pas encore été admise, selon moi. On voudrait conclure des traités de paix alors que les mentalités n'y sont pas prêtes. Il faut d'abord accepter ce peuple palestinien, son droit à un territoire, à un État, être capable de dire avec le cœur : oui, je le veux. Et là, on n'y est pas. De même, du côté palestinien, il faut réaliser cet effort de conversion, dépasser le malheur

qu'ont ressenti les Palestiniens après la création de l'État d'Israël.

- Ce travail d'acceptation entre Israéliens et Palestiniens n'a pas encore abouti ?

- Il y a vingt ans, quand Yitzhak Rabin a été Premier ministre israélien, ce fut une ouverture sur le principe de la reconnaissance de l'autre peuple et du partage de la terre. Le prix de cette acceptation a été son assassinat. Depuis, nous avons reculé dans le processus de paix. L'opinion publique israélienne avait fait un grand effort vers la paix mais ses hommes politiques, sous l'influence des partis de droite et d'extrême droite, ne reflètent pas assez cette frange modérée de la population. La même chose a eu lieu du côté palestinien. Le président de l'Organisation de Libération de la Palestine (OLP), Mahmoud Abbas a déclaré que l'État palestinien sera à côté de l'État d'Israël et non à sa place. Il a dit accepter le compromis et refuser la lutte armée. C'est donc une évolution favorable mais en même temps, le Hamas refuse d'abandonner la lutte armée. Parfois, on avance d'un centimètre, parfois d'un mètre. C'est lent. À tout moment, l'un et l'autre éprouvent des difficultés à mesurer la confiance qu'ils peuvent ou non s'accorder.

« Je suis un homme à identités multiples. »

- Cette démarche personnelle et spirituelle d'acceptation de l'autre, vous l'avez faite, notamment en allant avec des amis à Auschwitz. Ceci dit, comme citoyen arabe d'Israël, vous n'êtes pas découragé ?

- Je ne suis pas découragé parce que les deux peuples ont évolué depuis soixante ans. Dommage que traduire ça politiquement prenne autant de temps. J'ai l'impression qu'il faut passer par des étapes, qu'il y aura à un moment ou l'autre des personnes et des partis politiques pour faire avancer les choses. Tout ne peut être réglé rapidement parce que chacun a commis des fautes. Les Israéliens notamment et ils doivent le reconnaître. Les Palestiniens aussi. Ils se sont trompés ceux qui disent que cette terre leur appartient exclusivement. Ce sont des positions sans issue.

- Il y aurait, selon vous, une différence entre l'opinion publique israélienne et les positions des partis politiques qui sont censés la représenter ?

- Oui, l'inquiétude est grande au niveau de la sécurité du côté de l'opinion israélienne. L'acceptation de l'autre, ce n'est pas facile mais je suis plein d'espoir. La société israélienne est une société qui bouge, comme celle de Palestine. Les responsables politiques doivent cesser de parler par slogan et de manière démagogique.

- Votre identité est singulière : arabe dans un État à majorité juive, catholique mais de l'Église melkite. Un « minoritaire »... Comment vivez-vous cela ?

- Numériquement vous avez raison mais, à titre personnel, je ne ressens pas cela. D'un point de vue de la foi chrétienne, cette phrase du Christ m'anime : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis avec vous. » Pas besoin d'être des millions pour se sentir chrétien. Je ne suis pas seul. C'est déjà ça. Un minoritaire, c'est quelqu'un qui se sent persécuté, non reconnu. Le chrétien catholique melkite fait partie de l'immense monde catholique. Le chrétien d'Orient rejoint une communauté de 400 millions de personnes. Je vis dans un pays à majorité juive mais quand j'allume la radio ou la télévision, j'entends des dizaines de chaînes arabes. Je fais partie de cette communauté arabe qui compte 350 millions de personnes. Je peux partir dans le monde avec ma langue et rencontrer des frères de langue commune. Je parle aussi français, ce qui me rapproche des Français ou des francophones de tous les continents.

- Vous portez une identité à plusieurs facettes...

- Oui, je suis à la fois arabe, chrétien, oriental, proche des musulmans et des juifs. En Israël, les juifs sont originaires de 120 pays différents. Je me sens ainsi assez proche d'un juif syrien, par exemple. J'appartiens à différents mondes. C'est un appel à se libérer d'une identité unique. Je ne suis pas 30 % arabe ou 30 % chrétien. Je suis chrétien avec les chrétiens, israélien avec les Israéliens, arabe avec les Arabes, oriental par ma religion, occidental comme francophone. Être minoritaire peut apparaître problématique mais incite à aller de l'avant.

– Ces multiples appartenances sont donc plutôt une chance ?

– Absolument. Pouvoir puiser dans toutes ces appartenances, sans m'enfermer dans une seule, c'est la richesse de mon existence. Je ne peux pas m'enfermer. Je suis tout cela et je suis à l'aise avec ces différentes facettes.

– Comme Palestinien d'origine, on peut dire que vous êtes aussi une « victime » de la création de L'État israélien en 1948. Votre famille habitait un village près de Nazareth. Au moment de la partition du territoire palestinien et la proclamation de l'État d'Israël, des milices juives sont arrivées dans le village, ont chassé les habitants. À cette occasion, votre grand-père et votre oncle ont été assassinés. C'est une expérience humaine qu'on n'oublie pas. Peut-on pardonner de tels actes ?

– C'est un travail qu'on continue à faire en soi. Le premier message de ma grand-mère à cette occasion a été : « Je dois vivre et faire vivre mes enfants. » Elle ne voulait pas être submergée par la haine et chercher le coupable. Elle a choisi la vie et de dépasser le tragique de son existence par sa foi de femme forte et chrétienne. « Jésus a pardonné. Je leur pardonne », disait-elle. Elle avait simplement en elle ce pardon donné par le Christ et qui l'a « libérée ». Elle s'est sentie délivrée de la haine, de l'esprit de vengeance qui l'aurait accrochée à la mort.

– Et vous ? Vous en voulez encore à ces Israéliens ?

– À un moment donné, on atteint une sorte de fragilité où la haine n'a plus de place, où on n'exige plus une réparation parce que l'autre a aussi une souffrance. Si je connais la douleur de l'autre, j'avance. Quand je communie à la douleur de l'autre, je suis libéré.

– Comment ont réagi d'autres membres de votre famille ?

– Beaucoup dans la famille ont fait ce travail là. J'ai un oncle, très patriote, qui a vu son père mourir et qui est devenu un chanteur populaire, parlant de la terre de Palestine et des réfugiés. Enfant, j'ai vécu avec ma grand-mère. Elle a été une figure marquante pour moi, l'exemple d'une purification de l'âme par la souffrance.

– Vous êtes prêtre de l'Église catholique melkite, une des nombreuses Églises

d'Orient. Quelles sont ses richesses spirituelles que les chrétiens d'Occident auraient intérêt à découvrir, mieux connaître ou vivre ?

– Dans nos Églises d'Orient, il y a, je pense, une théologie de la « Beauté ». Nous croyons que la beauté est partout, dans la nature, les icônes, le chant, la liturgie, la célébration, les figures des Pères de l'Église et qu'elle sauvera le monde. Il faut donc la connaître sous toutes ces formes. Tout au long de l'histoire, le christianisme d'Orient a été victime de souffrances,

« Dans nos Églises d'Orient, il y a une théologie de la Beauté. Nous croyons que la beauté est partout, dans la nature, les icônes, le chant, la liturgie... »

même à l'époque des empereurs chrétiens. Pour y faire face, nous avons fait resurgir la beauté qui est dans le mystère chrétien, notre union à Dieu, notamment par la liturgie.

– Pour vous, la liturgie est importante, comme démarche spirituelle ?

– Tout à fait. Toute ma vocation est venue de là. À l'âge de quatre ans, j'ai été ébloui par la splendeur de la liturgie, du chant, du mystère célébré au cours de la messe mais aussi à d'autres moments comme la semaine pascale. Pour moi, cette magnificence est présente dans toutes les choses : le visage humain, la nature, les animaux... Nous sommes alors « un » avec la nature. La beauté n'a pas d'ombre.

– Vous parlez aussi de lumière... Peut-on y voir une vision optimiste ?

– Nous sommes l'un pour l'autre des lumières. Peut-être que le fait d'avoir été persécutés tout au long de l'histoire nous a donné ce besoin plus grand de beauté et d'éclat. La souffrance étant notre pain quotidien, nous n'avons pas éprouvé le besoin, comme en Occident, de montrer des crucifix ou des images d'un Christ souffrant comme au Moyen Âge mais plutôt l'image d'un Christ en gloire dont rien ne me sépare. C'est cela notre trésor et que certains grands théologiens occidentaux ont essayé de redécouvrir.

– Vous connaissez la crise que traverse le monde chrétien en Europe occidentale. Beaucoup appellent des réformes qui ne viennent pas. Qu'avez-vous envie de dire à

ces nombreux chrétiens découragés ? Que devrait-on garder et changer ?

– Il ne faut pas perdre Jésus-Christ et l'Évangile qui doit être « vécu ». Dans sa vie, un chrétien doit essayer de vivre comme Jésus. L'institution « Église » se protège beaucoup, ne laisse pas la liberté apportée par l'Évangile. Elle devient un « establishment », bien organisé hiérarchiquement, de haut en bas. On voit ici et là une mainmise personnelle d'évêques, de cardinaux, de patriarches, de papes, du clergé et le peuple chrétien doit suivre. Là, il y a à revoir.

– Dans cet Évangile, qu'est-ce qui vous touche particulièrement comme récits, rencontres ou paroles du Christ ?

– Il y en a plusieurs. Dans l'Évangile de Jean, ce sont les dialogues de Jésus avec la Samaritaine et avec Nicodème.

Le maître divin rentre dans la profondeur de l'âme humaine avec respect et la volonté de lui montrer le chemin. J'aime les passages où le Christ écoute ceux qu'il rencontre et la parabole du berger qui abandonne le troupeau pour aller chercher la seule brebis perdue.

– En dehors de votre activité de pasteur, avez-vous des centres d'intérêt particuliers, des passions ?

– J'aime passionnément la lecture et je lis de tout : la théologie, la vie des grands saints, l'histoire, les découvertes scientifiques... J'ai un faible pour la littérature russe (Tolstoï, Dostoïevski) et, de manière générale, j'apprécie toutes les lectures où il y a rencontre avec des personnes. Ce qui me touche également : la musique du monde, la musique arabe libanaise ou égyptienne, la musique religieuse, chrétienne ou autre, soufi par exemple.

– Admirez-vous des gens plus particulièrement ?

– Je ne vais pas citer des noms. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui anime, pousse à agir, toute personne, même si je ne suis pas d'accord avec ce qu'elle fait. Toutes les personnes sont intéressantes, les pauvres à l'image de Dieu. Ma vie en tant que prêtre n'a pas de frontière. Toute rencontre m'intéresse. À travers elle, je me découvre moi-même et vois toute la richesse que Dieu a donnée à l'humanité et à chacun d'entre nous.